

La semaine du pyjama à carreaux

Lundi 11 avril :

Aujourd'hui, ça fait pile un an que Maman est morte. Maman, Lily, et Lucas. Chaque jour qui passe me vide un peu plus. Vide de mots, vide de joie, vide d'envies, et même parfois vide de larmes. Je suis vide. Tata s'inquiète, elle m'a déjà envoyée chez une psy, mais ça n'a servi à rien, je n'ai pas prononcé un mot de la séance. Ma bouche est restée fermée, mon regard neutre, mes yeux dans le vague. J'ai cru qu'elle allait péter un plomb, mais ça reste une psy, j'imagine qu'elle sait y faire avec les cas comme moi. Au lycée, même Célia ne m'adresse plus la parole. Elle est censée être ma meilleure amie, mais je lui pardonne, au fond : elle aime TROP parler, alors évidemment, depuis que je suis muette, elle s'ennuie avec moi. « Le silence incarné », « le fantôme », voilà les noms qu'elle me donne quand elle parle de moi à ses nouvelles potes. Parfois, j'ai envie de tout lui balancer, lui dire à quel point c'est dur pour moi, à quel point tout le monde s'en fout de ce que je pouvais ressentir le jour de l'accident. Mais je me tais, parce que je suis vide. A la place, j'écris, encore, beaucoup, toujours. Mais moins qu'avant.

Aujourd'hui, ça fait pile un an que ma famille est morte, mais aujourd'hui sera un jour comme les autres. Personne ne saura à quel point je suis détruite, à quel point j'ai envie de crier, pleurer, mourir, disparaître, et me vider entièrement, une bonne fois pour toutes. Ou au contraire, ne plus être vide, mais ça, je sais pas comment on fait. La dernière particule de joie, souvenir, matière... celle qui me remplit encore un peu, celle qui a diminué de taille à mesure que les jours passaient depuis l'accident, est enfouie bien trop profond. Le bonheur me paraît loin, si loin, inaccessible. Alors j'arrête de chercher, c'est FINI. Cette semaine sera la dernière. Dimanche, j'aurai disparu. Plus d'Amélie. Je me serai envolée loin, et on m'oubliera. J'irai rejoindre Maman, Lily, Lucas. Et peut-être Papa, si jamais il est mort, lui aussi. Fini.

Mardi 12 avril :

Je ne sais pas pourquoi je m'embête encore à écrire, si dans une semaine je ne serai plus là. En fait, je crois que c'est plus fort que moi, ça m'aide à être moins muette, moins vide, mais en me vidant en même temps, de tout ce que je ne sors pas durant la journée. Et puis peut être qu'un jour, quelqu'un trouvera ce carnet, et retracera ma vie à la lettre, en pleurant sur les pages vides d'après ma mort. Garance, par exemple. Pourquoi elle, aucune idée. C'est à elle que je pense à chaque fois que j'écris. Garance est belle. Et gentille, en plus. Elle est arrivée hier, en plein cours de SVT, avec ses bottines qui claquent, sa coupe afro, et son cargo. Elle s'est assise à côté de moi, sous les rires de la classe. « Hey salut, j'adore ta coupe courte ! » « » « Elle est stylée, t'es stylée. »

Je lui ai rien répondu. Pourtant, elle a continué à me parler pendant tout le cours, en s'en foutant complètement de se heurter à mon silence. Même les remarques de Célia, elle les a ignorées. Je l'adore, cette fille. J'aimerais réussir à m'asseoir à côté d'elle, sur le muret, aux récré. Lui sourire. La prendre dans mes bras.

Mercredi 13 avril :

Célia, je te hais. Je te hais je te hais je te hais je te hais. Je la hais. Je voulais juste me laver les mains tranquillement, je n'avais rien demandé à personne, je n'avais pas demandé à ce qu'on me balance de l'eau, qu'on me plaque contre le mur, qu'on me force à parler, rien que pour me faire chier. « Bah quoi, tu vas aller te plaindre à ton frère, peut-être ? Ah bah nan, il est mort. » Haha, très drôle, Lise, ça te fait rire, de te moquer de la mort de Lucas ? Célia, elle, a moins rigolé quand sa pote a sorti ce genre d'atrocité. J'ai fait tout mon possible pour ne pas pleurer, j'ai juste baissé la tête, en retenant mes larmes, sous leurs regards moqueurs. Mais je bouillais, me consumais de l'intérieur. Lise et son groupe ne faisaient qu'enfouir plus profond la particule. Mais elle est arrivée. Chignon relevé, sourcils froncés. Elle n'a pas dit un mot. Je suis sûre qu'elle avait tout entendu. Garance. J'avais tellement honte, je voulais me dissoudre dans l'eau sur le sol. Elle a bousculé Célia et agrippé les cheveux de Lise, la forçant à se mettre à genoux. Ensuite, elle m'a tiré par le bras, et on est parti, vite, avant que la

surveillante nous voie. On s'est cachée dans un recoin de la cour, je me suis effondrée. En silence, les larmes coulaient à flot sur mon visage, brouillant ma vue. Garance a sorti un mouchoir de sa poche, et les a essuyées. Elle m'a prise dans ses bras, c'était comme un rêve, avec une odeur de shampoing à la pêche. Nous ne nous sommes même pas levées quand la sonnerie a retenti. On est arrivée en retard en cours. Mais ce n'est pas grave, parce qu'après ce moment - si intime pour moi, avec elle - je me sentais mieux. Et je n'aurais jamais cru dire cette phrase un jour.

Jeudi 14 avril :

Je me suis coupé les cheveux le lendemain de l'accident. Avec des ciseaux, et n'importe comment. Mais c'était ça ou m'entailler le bras. J'avais une boule de tristesse et de rage en moi qui devait sortir, alors j'ai coupé. Tchak. Et hier, je crois que Lise l'a réveillée, cette boule, l'a remuée. Je me serais sans doute entaillé toutes les parties du corps si Garance n'avait pas été là. Garance... Quand je pense à elle, mon ventre se tord et se tortille, mon cœur bat à mille à l'heure, et mes joues flamboient. On a échangé nos numéros hier, et depuis, mon téléphone sonne toutes les deux secondes. On se parle sans arrêt, et je crois que ça me plaît. C'est la seule qui me motive à me lever le matin. En fait, c'est la seule qui me motive à vivre, tout simplement. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de coup de foudre comme ça. Coup de foudre amical, bien sûr.

Gouine, gouine, gouine, gouine. Je savais pas que Garance était gouine. C'est Célia qui l'a remarqué, le badge arc-en-ciel sur son sac. Et moi j'ai eu l'air bien conne quand elle m'a demandé si on était en couple. Moi ? Lesbienne ? « Et si c'était le cas, qu'est-ce que ça pourrait te faire ? », a répondu Garance. Alors Célia a rigolé, elle m'a regardé en plongeant ses yeux dans les miens, et elle a dit sur ce ton moqueur que je connais si bien : « T'es gouine, Amélie ? Tu me l'avais jamais dit. C'est pour ça que vous passez tant de temps ensemble ? » Les gens autour me fixaient, attendaient ma réponse. Tous chuchotaient, et je me sentais perdre pied. Des « gay », « dégueu », « tu le savais, toi ? » glissaient dans les oreilles de chacun, comme une vague, silencieuse mais destructrice. Non, ce n'est pas vrai, je suis pas comme Garance, moi. J'ai crié de toutes mes forces, les larmes aux yeux. J'ai poussé Célia qui rigolait encore, et pire : je

me suis tournée vers mon amie pour arracher le badge sur son sac. Je l'ai jeté par terre en lui lançant un des pires regards, celui qui veut clairement dire : « C'est ta faute tout ça, sale pédé ! ».

Et je suis partie. Je ne reviendrai plus, je m'assiérai plus sur le muret avec elle pour écouter de la musique. Et elle m'oubliera aussi vite qu'on s'est rapprochée. Elle ne m'a pas envoyé de messages. Normal, j'ai été horrible avec elle. D'un côté ça me rend triste, et de l'autre, je suis en colère contre elle. Peut-être parce qu'elle a sous-entendu qu'on était en couple, ou parce qu'elle aime les filles. Lucas m'a toujours dit qu'être gay, c'est bizarre, dégueu. Maman ne le grondait jamais quand elle entendait ça, et si je lui demandais « est ce qu'il a raison ? » elle soupirait en me disant que c'était juste mieux si je restais hétéro. Voilà Maman, t'es contente ? J'aime les mecs, c'est tout, rien d'autre. Garance est juste une fille sympa, mignonne, jolie, compréhensive, avec qui j'adore traîner. Enfin, j'adorais, mais maintenant c'est fini. Elle était bizarre de toutes façons. Je l'aime pas, non. Je suis hétéro. Pas vrai ?

Vendredi 15 avril

Ce matin, je voulais rester au lit, et ne plus jamais en sortir. Mais Tata en a décidé autrement, et ne m'a pas laissé le choix. Alors je me suis retrouvé face au portail, puis à Célia, moqueuse, puis aux regards, moqueurs, des élèves, qui chuchotaient encore dans mon dos, et dans celui de Garance. Garance... Je l'ai croisée quelques fois, dans les couloirs, avec ses potes. Elle ne m'a pas regardée, et je pourrais presque dire que ça me rend triste. Il n'y a qu'à la récré que nos regards se sont croisés. Elle était assise sur le mur, son mur, écouteurs dans les oreilles. Elle a levé les yeux vers moi, j'étais à quelques mètres d'elle seulement, assise sur un banc, à la fixer. Quand ses pupilles vertes se sont plongés dans les miennes, c'est comme si elle me transmettait une part d'elle-même. Un mélange de tristesse, de colère, d'incompréhension. De tristesse, oui. Elle avait des yeux tristes, remplis de larmes invisibles. On est restée comme ça un moment, puis elle a reporté son attention sur le carnet entre ses doigts, celui qu'elle a toujours avec elle et qui attise ma curiosité. Ensuite, la journée s'est passée

normalement. Cours de maths, sonnerie, cours de chimie, sonnerie, pause du midi. J'y suis restée seule, assise à une table, sans toucher à mon assiette.

Le pauvre poisson est mort pour rien. S'il avait su qu'après avoir été capturé dans un filet il finirait dans une poubelle de cantine... Moi, ça ne me dérangerait pas de finir oubliée entre un grain de riz et un morceau de courgette. On me foutrait la paix, ENFIN. L'après-midi a été encore plus déprimant que le reste. Une deuxième heure de maths, Célia qui lance un papier « pédé » sur ma table, encouragée par les rires de Lise, Garance qui ne m'a toujours pas adressée ne serait-ce qu'un mot, la sonnerie toujours aussi bruyante qu'angoissante car elle ressemble à celle du téléphone de ma mère. La seule seconde qui m'a réchauffé le cœur, c'est quand Garance m'a souri avant de sortir du lycée. Ses yeux ont presque disparu sous ses pommettes. Et moi, je suis restée immobile, neutre. Peut-être parce que mon cerveau a bogué, peut-être parce que je culpabilisais trop et ne me sens pas légitime de recevoir un de ses sourires. Alors elle a tourné les talons, et franchi le portail, sûrement déçue. Je m'imaginai la rattraper, la prendre dans mes bras, lui dire pardon, chuchoter un adieu dans son oreille, sentir une dernière fois le parfum vanille-pêche de ses cheveux. Fermer les yeux, m'envoler, avec elle à mes côtés, main dans la main, vers un monde où Maman continuerait de me préparer mon porridge du matin, où Lily me demanderait encore son câlin du soir, où Lucas serait encore là pour m'appeler « minus » et me mettre ses pieds dans la figure. Un monde où je serais heureuse.

Samedi 16 avril

Il est quatre heures du matin, impossible de dormir. Je suis fatiguée de vivre. Quand est-ce que ça s'arrête ? Je suis plus vide que jamais. Je crois que la particule a disparu. Je repense à une conversation d'un groupe de gars de ma classe, qui se demandaient quelle mort ils préféreraient. Ils rigolaient, je sais bien, mais moi, quand je me pose la question, je suis sérieuse. Alors, je me le demande, comment je veux mourir ? En sautant d'une falaise, ou en me noyant. Ou les deux à la fois, c'est possible. Il y a un pont, en ville, où personne ne passe. Il est à côté de la forêt, et surplombe un cours d'eau déchaîné. Avant, Maman m'y emmenait tous les jeudis, après avoir

récupéré Lily à l'école. Ça paraît stupide de planifier sa mort comme ça, mais c'est là que je veux aller. Maintenant. Dans deux heures, on n'entendra plus parler de moi.

Je suis sortie dans la rue, en pyjama à carreau, celui que j'ai porté toute cette semaine, ou peut-être plus. C'était celui de Maman, il a encore son odeur. J'avais la nausée, le cœur battant, et l'envie de mourir qui me collait à la peau. L'envie de m'allonger sur la route et fermer les yeux. Et tout oublier. Mais j'ai patienté, parce que je voulais une mort sûre, sans souffrance, juste assez de temps pour se dire « ça y est, je suis en train de mourir, adieu, monde de merde. ».

J'ai marché dix minutes, une heure, peut-être même deux. Ça m'a semblé être une éternité, mon esprit était ailleurs, et si quelqu'un m'avait vue il aurait cru que j'étais somnambule. Le contact de mes pieds nus avec le goudron humide me faisait du bien. Je sentais le vent dans mes cheveux courts, et je voulais juste m'envoler et rejoindre les oiseaux. Je suis passée devant la librairie, fermée à cette heure-ci, puis devant la maison de Célia, la fenêtre de sa chambre était encore allumée. Et puis le pont est entré dans mon champ de vision, au loin. Un joli pont en bois qui marque l'entrée de la forêt. Trop joli pour un acte si glauque. L'odeur me rappelle les promenades avec Lily, quand elle était bébé, dans sa poussette. L'eau, en bas, la fascinait. Moi, je l'envie, cette eau. Elle ne fait que couler, avancer, et ne se soucie de rien d'autre. Je me suis penchée par-dessus bord pour l'observer, et commencé le décompte dans ma tête. *Quatre. Je passe une jambe par-dessus la rambarde. Trois. Mes mains s'agrippent et tentent de ne pas glisser tout de suite. Deux. Je passe l'autre jambe avec difficulté. Un. Mon regard se brouille, mes pensées s'emmêlent, je me penche en avant, ferme les yeux. Prend une grande inspiration. Au loin, j'ai l'impression d'entendre mon nom. Je vais enfin prendre mon envol.*

« Amélie ! AMÉLIE ! » J'ai tout lâché, et le temps de me rendre compte que je n'étais pas en train de tomber, des bras m'ont tirée vivement en arrière, me râpant le bas du dos au passage. Assise par terre, j'étais prise de spasmes et ma respiration devenait rauque, tout en se calmant en même temps. J'avais du mal à réaliser que j'étais encore en vie. Mes yeux se perdaient dans le vague, tout mouillés de larmes. Une main s'est posée sur ma joue, doucement. Juste assez pour me sortir de mon vertige, et

m'enfoncer dans un autre, plus doux, plus calme, plus agréable. J'ai frotté mes yeux tant de fois qu'ils ont fini par me piquer, mais mes larmes continuaient de couler. Garance m'a prise dans ses bras : « Ça va aller, ça va aller, t'es en état de choc c'est normal. ». Son étreinte était chaude et sentait le shampoing. Je me suis calmée, elle a pris ma main, et l'a serrée doucement. Comme pour me faire comprendre que je n'étais plus seule. J'ai posé ma tête contre son épaule, et on a regardé l'horizon. Le soleil s'est levé, mon cœur a ralenti, mes pleurs ont cessé. On n'a rien dit de plus ; pourtant j'avais au moins un million de choses à lui demander. Comment elle a su que j'étais ici ? Et aussi lui dire pardon. Surtout lui dire pardon. Elle non plus n'a rien dit, pourtant, je pense qu'on s'est comprise, sans avoir à prononcer un seul son. Le silence est bien plus rempli de mots qu'il n'y paraît.

Au bout d'un moment qui m'a semblé une éternité, on s'est levée. Je tremblais encore légèrement, mais Garance me soutenait, une main sur ma taille. On a marché, lentement, en direction du parc. Il n'y avait personne : logique, il était presque cinq heures du mat'. Le vent soufflait, les feuilles volaient, l'air frais se réchauffait et la fontaine glougloutait. On s'est assise sur un banc, elle a posé sa main sur ma cuisse, et les mots m'ont échappé. Ils sont sortis tout seuls, sans que je les aie invités, ont glissé sur mes lèvres comme sur de la glace, se sont mélangés au bruit du vent. Tout bas, au début, plus bas qu'un murmure, puis de plus en plus fort. J'ai essayé de les retenir, mais ils sortaient avant même que j'ai pu fermer la bouche. Je ne réfléchissais pas à ce que je disais, peut être que c'était du charabia, ou une langue étrangère, je n'en savais rien, je les entendais à peine. J'ai parlé de Maman, Lily et Lucas, de la voiture qui leur est rentrée dedans, de mon déni, ma colère puis ma dépression, les sacrifices, les cicatrices ; et le silence, mon silence vide et rempli à la fois. Garance m'a écouté, sans rien dire. Elle m'a regardée, et je ne me suis pas sentie jugée. Une étincelle naissait dans mon cœur, et la particule grossissait ; pourtant, je me sentais légère. Je me suis tue, sans oser lever les yeux. La main de Garance a remonté sur ma joue, essuyant quelques larmes au passage. « Je ne t'en veux pas », elle a dit, « même si je sais que toi, tu t'en veux. » J'ai hoché la tête mécaniquement. Elle ne disait pas grand-chose, mais je comprenais le message qu'elle voulait me faire passer. Je lui ai posé la question qui me trottait dans

le crâne depuis qu'elle m'avait sauvée, sur le pont : « Comment tu as su que j'étais ici ? » Sa réponse n'était absolument pas celle à laquelle je m'attendais. En vérité, je sais pas trop à quoi je m'attendais, mais sûrement pas à ça. J'ai appris que c'était Célia, qui m'avait vu marcher en pyjama dehors, depuis sa fenêtre. Quand elle a vu l'expression sur mon visage, et où je me dirigeais, elle a paniqué, elle a su immédiatement ce que j'avais en tête. Normal, elle me connaît mieux que quiconque. Elle a appelé Garance, qui a accouru. (Comment elle est arrivée aussi vite ? Bonne question, elle habite sûrement pas loin.) Aucune de nous deux ne savaient quoi répondre. J'ai enfin osé la regarder, et enrouler mes bras autour de sa taille.

Dimanche 17 avril

Le premier baiser enivre. C'est ce que me disait toujours Maman, même si je ne connaissais même pas la définition de ce mot. Elle avait raison, malgré le fait qu'elle pensait que le mien aurait lieu avec un garçon. A présent, cette phrase prend tout son sens, pour moi. Je comprends parfaitement ce que voulais dire Maman.

Quand Garance m'a embrassé sur le coin des lèvres, j'ai été prise d'un vertige si doux, une ivresse si intense, une révélation si grande. J'ai eu l'impression de revivre, après un mois entier à n'être qu'un corps errant vide de mots et de sens. Si Lucas était là, il dirait que ce n'était pas un premier baiser, puisque c'était pas une galoche. Mais je me fiche de ce qu'il aurait pu dire, pour moi, c'est une première fois. Et j'ai regardé la définition du mot « baiser » : « *Donner un baiser à.* ». Personne n'a dit qu'un premier baiser devait se faire avec la langue. Non. Celui de Garance était doux, léger, apaisé et apaisant. Ni trop ni trop peu. J'aimerais qu'elle recommence, qu'elle pose doucement ses lèvres sur les miennes en fermant les yeux, qu'elle caresse ma main. Je ne peux plus me mentir : je suis amoureuse. C'est vrai, c'est un peu tôt, une semaine, pour tomber amoureuse, mais dans les histoires, les couples s'aiment en un jour. Alors j'ai bien le droit de l'aimer en une semaine. Une semaine éprouvante, qui m'a semblé une éternité. Une semaine pleine de larmes, d'amour, de sens. Une semaine où je ne suis pas morte.